

Petite revue de philosophie

L'unité de la conscience de soi et le dualisme remis en cause

Alain Morin and James Everett

Volume 8, Number 2, Spring 1987

L'esprit ou le cerveau ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1103870ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1103870ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (print)

2817-3295 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Morin, A. & Everett, J. (1987). L'unité de la conscience de soi et le dualisme remis en cause. *Petite revue de philosophie*, 8(2), 91–111.
<https://doi.org/10.7202/1103870ar>

L'unité de la conscience de soi et le dualisme remis en cause

Alain Morin

*Étudiant au doctorat en psychologie
à l'Université Laval*

James Everett
*Professeur au département de psychologie
à l'Université Laval*

* Ce texte s'inspire de notre thèse de maîtrise intitulée *Le problème de l'unité de la conscience de soi chez le patient commissurotomisé: une réinterprétation et une analyse des implications philosophiques qui en découlent* (mars 1986).

Il est courant en philosophie de faire usage de cas «casse-tête» (puzzle cases) dans le but de mettre à l'épreuve la logique interne de certains concepts théoriques particulièrement nébuleux. Un cas «casse-tête» typique implique généralement une situation expérimentale fictive plausible, mais non-réalisable pour des raisons d'ordre strictement moral et pratique. Nous désirons porter ici à l'attention du lecteur deux cas «casse-tête» spécifiques originellement utilisés par plusieurs philosophes contemporains¹ ayant tenté avec succès de confronter la notion d'«identité personnelle» aux subtilités de la réalité neuropsychologique.

1. Cf. (entre autres auteurs): D. Wiggins, «Identity and Spatio-Temporal Continuity», in *The Philosophical Review*, janvier 1971, p. 51-56. B. Parfit, «Personal Identity», in *The Philosophical Review*, janvier 1971, p. 4-10. R. Puccetti, «Brain Transplantation and Personal Identity», in *Analysis*, vol. 29, n° 3 (janvier 1969), p. 65-77; «Multiple Identity», in *The Personalist*, vol. 54, n° 3, p. 203-215.

Transposée dans le cadre du problème «cerveau-esprit», l'analyse des implications philosophiques sous-tendues aux deux cas retenus nous paraît susceptible à elle seule de diminuer considérablement la plausibilité scientifique du dualisme occidental (classique). Mais rappelons d'abord en quoi consiste justement le problème «cerveau-esprit».

1. Le problème «cerveau-esprit»

Le problème «cerveau-esprit» existe du fait qu'intuitivement, l'Homme a toujours eu tendance à considérer le cerveau et l'esprit comme deux entités distinctes, voire même de nature opposée. Cette tendance semble pleinement justifiée lorsque l'on constate la richesse et la complexité de notre vie mentale, et qu'on la compare à l'organe uniforme et, de prime abord, simple, qu'est le cerveau. Est-il possible que notre expérience subjective (c'est-à-dire nos pensées, nos souvenirs, nos images mentales, notre vie émotive, notre intentionnalité, ainsi que notre conscience de soi et notre identité personnelle) naisse du fruit de l'activité physico-chimique de notre cerveau? Ne serait-il pas plus sensé de postuler l'existence d'une entité immatérielle responsable de tout ce qui précède et capable de commerce avec le cerveau? Pour la plupart des matérialistes, l'esprit existe mais n'est pas immatériel: il peut «émerger» de l'activité électrique du cerveau² et la contrôler ultimement³, ou encore, être identique à cet organe, un peu comme un nuage est identique aux

2. M. Bunge, «Emergence and the Mind», in *Neuroscience*, 2 (1977), p. 501-509.

3. R.W. Sperry, «A modified Concept of Consciousness», in *Psychological Review*, vol. 76, n° 6, p. 532-536.

gouttelettes d'eau dont il est formé⁴. La plupart des dualistes n'acceptent pas cette position matérialiste et prétendent que le «moi» correspond à l'âme, qui vient littéralement se «greffer» au cerveau dans une opération dépassant vraisemblablement notre entendement⁵.

L'âme, telle que conçue par le dualiste occidental, représente une entité individualisée, autonome et indivisible; c'est un concept si abstrait que tout espoir d'en démontrer l'existence par le biais d'une démarche scientifique est vain. Mais notre prétention est qu'il demeure possible de tenter d'en démontrer par cette démarche, la non-existence. Tel est le but de la présente réflexion.

2. La base neuropsychologique de l'âme: la conscience de soi

Il s'avère impératif à ce point-ci de définir les termes utilisés. Le lecteur aura déjà compris que psychologiquement parlant, l'esprit se résume à notre expérience subjective, et que l'âme correspond à l'esprit, avec une connotation religieuse toutefois plus grande impliquant son immortalité. Que l'esprit soit matériel ou immatériel, nous

4. U.T. Place, «Is Consciousness a Brain Process?», in *British Journal of Psychology*, vol. 47, n° 1, (1956), p. 44-50.

5. Popper et Eccles proposent l'idée d'une interaction entre le cerveau et l'esprit, où ce dernier pourrait «lire» l'activité électrique de la machinerie nerveuse du cortex en fonction de ses intérêts et de son attention, ainsi que «manipuler» sélectivement cette activité. Le lieu précis où se produirait cette interaction se situerait vraisemblablement au niveau des aires du langage et des lobes préfrontaux. Cf. *The Self and Its Brains: an Argument for Interactionism*, Berlin, London, New York, Springer International, 1977. Pour une analyse de la viabilité scientifique de cette théorie, voir: A. Morin et J. Everett, *Une critique de l'interactionnisme d'Eccles* (à paraître en 1987).

devons admettre que son existence est corrélée avec certains processus neuropsychologiques eux-mêmes associés à des états neurophysiologiques précis: il est dépendant du cerveau (tout au moins durant notre vie terrestre) un peu comme ce dernier est dépendant de l'oxygène⁶.

Sans sombrer dans un localisationnisme strict, nous pouvons avancer, conformément aux données neuropsychopathologiques actuellement disponibles, qu'à chaque «composante» de l'esprit peuvent être corrélés des processus neuropsychologiques et neurophysiologiques spécifiques. Par exemple, nos souvenirs ont comme substrat anatomique des zones sous-corticales bien localisées, responsables d'une activité mnésique. Semblablement, l'intégrité de nos pensées dépend principalement du fonctionnement adéquat des aires associatives et frontales du cortex, qui sont à l'origine d'une activité cognitive.

Tentons d'identifier la base neuropsychologique d'une des composantes centrales de l'esprit: le «moi».

À un premier niveau nous retrouvons l'expérience subjective, impliquant entre autres choses la pensée, la mémoire, l'imagerie mentale, le vouloir et la vie émotive. À un second niveau, le cerveau humain possède cette capacité de prendre connaissance du contenu même de son expérience subjective et d'être pertinemment conscient de cet état de fait. Un processus neuropsychologique est responsable de cette capacité: nous avons nommé la *conscience de soi*, qui per-

6. R. Pucetti, «On saving our Concept of a Person», in *Philosophy*, vol. 55 (1980), p. 403-407.

met au cerveau de savoir qu'il sait (qu'il vit telle ou telle expérience intérieure), et de savoir qu'il sait.

À notre avis, la sensation et la cognition sont un premier pas vers la conscience de soi: les sens mettent l'organisme en contact avec lui-même et avec son environnement, et l'intelligence le rend capable d'aborder cet environnement de façon adaptive. Mais par définition, la conscience de soi ne peut apparaître que si le sujet pensant et sentant parvient à prendre suffisamment de recul face à lui-même pour se voir penser et agir.

Approfondissons cette idée de «recul». Pour qu'un sujet soit en mesure d'observer quelque chose, il doit être placé à une certaine distance de cette chose: rien ne peut être observé si l'observateur et la chose observée se confondent spatialement. Un «espace intrapsychique» doit donc exister entre le sujet et les expériences mentales qu'il vit pour qu'une observation, une prise de connaissance, ait lieu. Cet espace intrapsychique est assuré selon nous par la *voix interne*, qui rend compte de la conversation qu'a le cerveau avec lui-même. Le fait d'être capable de «se parler à soi-même» distancierait le cerveau de ses propres expériences mentales, créant ainsi l'espace nécessaire à une observation. Tel un miroir qui réfléchit l'image d'un sujet à lui-même, créant ainsi à partir d'une seule réalité — le sujet — *deux* réalités — un observateur et une chose observée —, la voix interne confronte l'activité mentale du cerveau avec elle-même, donnant naissance, à partir de l'expérience subjective seule, à une chose observable et observée, et à un observateur (le «moi») qui n'existait pas avant de pouvoir s'observer. Le «moi» ne constituerait donc pas dans cette

optique une entité *en soi*, mais apparaîtrait plutôt de l'observation que fait d'elle-même l'expérience subjective.

En résumé, le «moi» aurait comme substrat anatomique des zones linguistiques spécifiques du cortex cérébral, à l'origine de la conversation intérieure qu'a le cerveau avec lui-même; c'est de cette activité neurophysiologique qu'émergerait la conscience de soi, véritable base neuropsychologique du «moi».

Nous supposons donc ici que tout système neuronal dépourvu de capacités linguistiques suffisantes pour supporter une voix interne présentera un niveau très bas de conscience de soi⁷. Et inversement, nous proposons qu'un système neuronal doté d'une voix interne (et des habiletés linguistiques lui étant sous-tendues) sera conscient de lui-même⁸. Puisque le «moi» constitue sûrement l'une des composantes les plus «nobles» et évoluées de l'esprit (c'est grâce à elle que l'homme peut poser des actions volontaires et intentionnelles qu'il est capable de juger en fonction de ses valeurs), nous allons considérer dans ce qui suit cette composante comme l'indice le plus sûr de la présence d'un esprit (ou d'une âme) au sein d'une structure neuronale donnée. L'esprit est évidemment beaucoup plus que la conscience de soi; mais notre opinion est qu'à un cerveau en étant privé ne peut être identifié un esprit vraiment

7. L. DeWitt, «Consciousness, Mind and Self: The Implications of Split Brain Studies», in *British Journal of the Philosophy of Sciences*, vol. 26 (1975), p. 41-47.

8. Ojemann partage avec nous cette hypothèse. Cf. «Brain Mechanisms for Consciousness and Conscious Experience», in *Canadian Psychology/Psychologie canadienne*, vol. 27, n° 2 (1986), p. 158-168.

humain. Et encore plus important: tout cerveau ou système neuronal conscient de sa propre activité mentale doit vraisemblablement posséder un esprit humain.

Revenons-en maintenant au problème «cerveau-esprit», et considérons les deux points suivants. D'une part, il est clair que dans la tradition occidentale, l'âme immatérielle du dualiste est indivisible⁹: l'immatériel étant par définition contraire au matériel, il n'en possède aucun attribut. Or, un des nombreux attributs du matériel consiste à être divisible. D'autre part, tous les dualistes occidentaux¹⁰ s'accordent pour dire qu'il est impensable de retrouver pour une raison ou pour une autre *deux* âmes dans un seul et même cerveau. Nous allons tenter de faire voir dans ce qui suit qu'il est effectivement possible de diviser l'âme (ou encore, théoriquement: de doter deux corps chacun d'une portion de conscience de soi), ou d'en retrouver deux au sein d'un seul cerveau. Et puisque ces possibilités ne sont pas compatibles avec l'existence de l'âme telle que définie plus haut, force sera de conclure que cette notion est aujourd'hui dépassée.

9. K. Campbell, *Body and Mind*, London, The Macmillan Press, 1970. J.C. Eccles, *Facing Reality*, Berlin, London, New York, Springer International, 1970.

10. Sauf Puccetti, qui, avec Bogen (1969), est le premier auteur contemporain à avoir proposé l'idée d'une dualité mentale dans le cerveau normal. Selon lui, «[...] si l'âme existe, il y en a deux par cerveau». Cette hypothèse sera rejetée plus loin.

Cf. «Bilateral Organisation of Consciousness in Man», in *Annals of the New York Academy of Sciences*, 299, p. 448-458. Notre citation est à la page 456 (cette citation, ainsi que toutes les autres présentées dans cet article, sont des traductions libres).

J.E. Bogen, «The Other Side of the Brain II: an Appositional Mind», in *Bulletin of the L.A. Neurol. Soc.*, vol. 34, n° 3 (1969), p. 142-145.

3. Comment doter deux corps chacun d'une portion d'âme¹¹

Projetons-nous pour les besoins de la cause dans l'avenir, à un moment où les techniques neurochirurgicales auront atteint un degré de sophistication si élevé que la transplantation du cerveau sera devenue aussi courante que l'ablation des amygdales. Une personne, appelons-la Benoît, est affligée d'un cancer généralisé ayant toutefois épargné jusqu'à présent son cerveau. Benoît est gaucher; une série de tests appropriés nous révèle que ses deux hémisphères cérébraux possèdent des habiletés linguistiques et cognitives à peu près similaires. En jargon neuropsychologique, nous dirons de son cerveau qu'il présente un faible degré de spécialisation hémisphérique¹². Par hypothèse, nous disposons aussi d'une banque de corps sains ayant appartenu à des personnes décédées suite à des dommages corticaux. Benoît doit survivre. Afin de mettre toutes les chances de notre côté, nous procédons d'abord à une

11. *Puzzle case* inspiré de Pucetti (1973), *op. cit.*

12. Gazzaniga et LeDoux (1978) notent que «les études relatives au cerveau normal, lésé et commissurectomisé, ont toutes mené à la même conclusion: chez l'homme, chaque hémisphère cérébral se trouve doté de certaines capacités qui sont généralement absentes dans l'autre hémisphère». Alors que l'hémisphère gauche présente une supériorité frappante par rapport au langage, l'hémisphère droit est particulièrement compétent pour les tâches visuospatiales. C'est ce qu'on appelle la «spécialisation hémisphérique». On dira de celle-ci qu'elle est «faible» lorsque, pour des raisons qu'il serait long d'expliciter ici, chaque hémisphère d'un cerveau donné présente à peu près les mêmes habiletés que son voisin. Plus spécifiquement, on sait que chez certains gauchers notamment, la représentation du langage est bilatérale. Huit pour cent de la population sont gauchers (*The Integrated Mind*, New York Plenum Press, p. 47).

commissurectomie¹³ sur son cerveau, et transplantons ensuite l'hémisphère gauche du patient dans la cavité crânienne d'un corps sain, puis son hémisphère droit dans un autre corps sain lui aussi privé de cortex. Appelons la personne résultante pourvue de l'hémisphère gauche de Benoît, Benoît (gauche), et l'autre personne, Benoît (droit). Posons-nous maintenant la question suivante: *qui est Benoît?* Est-ce Benoît (gauche)? Est-ce Benoît (droit)? Serait-ce Benoît (gauche) *et* Benoît (droit)? Ou encore: Benoît existe-t-il toujours?

Pour aborder adéquatement ce problème, il faut se référer aux effets de la commissurectomie: l'expérience hypothétique décrite ci-dessus et la commissurectomie sont identiques, à la différence que les deux hémisphères du patient «split brain» partagent un même corps. Notre cas «casse-tête» conduit à leur limite logique les effets de la commissurectomie.

Toutes les interprétations neurophilosophiques relatives à la commissurectomie peuvent se résumer en cinq positions-clefs:

- 1) l'hémisphère droit du cerveau normal étant dépourvu de capacités linguistiques, le patient commissurectomisé se retrouve avec un hémisphère droit inconscient («automate») et un hémisphère gauche conscient de soi.

13. La commissurectomie chez l'humain consiste à aspirer chirurgicalement la large bande de fibres nerveuse qui relie les deux hémisphères. Cette intervention constitue la solution la plus extrême mais la plus efficace au problème de l'épilepsie, chez des patients pour qui les bienfaits de la médication demeurent limités, et où la séparation des hémisphères prévient enfin la propagation d'une perturbation électrique originant d'un seul hémisphère, dans tout le cerveau.

L'esprit du patient est donc confiné à son hémisphère gauche¹⁴;

2) la section des commissures cérébrales met à jour deux entités autonomes dont le niveau et la qualité de la conscience de soi sont inégaux: la conscience de soi hémisphérique gauche est d'un niveau suffisamment élevé pour qu'on en parle en termes de «personne humaine», alors que l'hémisphère droit, même s'il est conscient, ne possède pas tous les attributs propres à la personne humaine à cause des faibles habiletés linguistiques qu'il exhibe. Ces deux entités inégales existaient déjà préopératoirement¹⁵;

3) l'intervention chirurgicale divise littéralement la conscience de soi originale du patient en deux demi-consciences de soi: on est alors en présence d'une personne dotée de deux demi-esprits¹⁶;

4) la commissurectomie crée deux esprits en une personne¹⁷;

5) a- chaque personne normale possède deux consciences de soi, deux esprits¹⁸;
b- chacun d'entre nous est en fait *deux* personnes¹⁹;
la commissurectomie ne fait que mettre en évidence cette/ces réalité(s).

Nous nous proposons dans un premier temps de démontrer en quoi un compromis entre les positions (2) et (3) constitue, conformément à notre

14. J.C. Eccles, «Brain, Speech and Consciousness», in *Die Naturwissenschaften*, vol. 60, (1973), p. 167-176.

15. L. DeWitt, *loc. cit.*

16. D.M. Mackay, «Cerebral Control and the Conscious Control of Action», in J.C. Eccles, (Ed.), *Brain and Conscious Experience*, p. 244-250.

17. R.W. Sperry, «Consciousness, Personal Identity and the Divided Brain», *Neuropsychologia*, vol. 22, n° 6 (1984), p. 661-673.

18. J.E. Bogen, *loc. cit.*

19. Puccetti (1973, 1976), *loc. cit.*

analyse du rôle joué par la voix interne dans l'avènement de la conscience de soi, la solution la plus satisfaisante à la commissurotomie pratiquée sur un cerveau caractérisé par une représentation bilatérale du langage. Ce compromis amènera ensuite le rejet des positions alternatives (1), (4) et (5).

Notons tout d'abord que la fonction principale du corps calleux consiste à permettre un partage d'information entre les deux hémisphères, d'où son rôle *intégrateur*²⁰: sans une communication directe établie par les fibres commissurales entre les deux hémisphères, ces derniers seraient fonctionnellement isolés et ignorants de l'information qu'ils perçoivent respectivement. Le corps calleux joue cependant aussi un important rôle *inhibiteur*. La grande majorité des chercheurs admettent l'idée d'une équipotentialité hémisphérique en bas âge, où chez l'enfant de zéro à cinq ans, les deux hémisphères participent simultanément au langage. Indépendamment du degré de spécialisation hémisphérique acquis subséquent (c'est-à-dire, que le cerveau soit caractérisé ou non par une représentation bilatérale du langage après cinq ans), on sait que la maturation progressive du corps calleux amène une répression des comportements verbaux et moteurs que pourrait émettre l'hémisphère droit²¹, favorisant ainsi l'apparition d'une dominance hémisphérique gauche pour le langage. Il est clair que sans ce système inhibiteur, les deux hémisphères seraient dominants et s'engageraient simultanément dans des comporte-

20. Y. Guiard, «Cerebral Hemispheres and Selective Attention», in *Acta Psychologica*, vol. 47 (1980), p. 41-61.

21. W.D. Cook, «Homotopic Callosal Inhibition», in *Brain and Language*, vol. 23 (1984), p. 116-125.

ments hautement complexes, ce qui déboucherait sur des conflits interhémisphériques plutôt spectaculaires. Mais — et ceci est très important — cette inhibition, exercée par les centres linguistiques et idéationnels de l'hémisphère gauche sur les zones homotopiques contralatérales via le corps calleux, est toutefois *relative*²²: elle permet une participation limitée mais effective de l'hémisphère droit dans les processus linguistiques. Cet état de fait est d'ailleurs bien reflété par le nombre impressionnant de publications scientifiques récentes s'intéressant aux capacités linguistiques de l'hémisphère droit du cerveau normal.

Tout ce qui précède implique quelque chose de fondamental:

(A) dans le cerveau normal, les *deux* hémisphères participent (inégalement) à la conscience de soi globale du cerveau; ils forment une structure neuronale bien intégrée qui est consciente de sa propre activité mentale. Cette conscience de soi n'est pas anatomiquement localisable: elle s'«étend» littéralement dans les deux hémisphères.

Dans cette perspective, l'effet d'une commissurotomie pratiquée sur un cerveau ambilatéralisé pour le langage (tel celui de Benoit), semble être double:

- (a) elle *divise* inégalement la conscience de soi du patient;
- (b) elle crée une *nouvelle conscience de soi* au sein de l'hémisphère droit, non existant préopératoirement.

Plus précisément, cette nouvelle conscience de soi est possible parce que la division du corps

22. O.J. Andy, et S.C. Bhatnagar, «Right-hemispheric Language Evidence from Cortical Stimulation», in *Brain and Language*, vol. 23 (1984), p. 159-166.

calleux entraîne un relâchement important de l'inhibition qu'il exerçait préopératoirement sur les capacités linguistiques hémisphériques droites. L'hémisphère droit isolé se voit donc subitement en possession d'un langage fonctionnel susceptible de donner naissance à une voix interne, et conséquemment, à une nouvelle conscience de soi non existant préopératoirement. Chaque hémisphère du cerveau divisé de Benoît aurait donc sa propre conversation intérieure.

De plus, les deux observations suivantes nous invitent à considérer la possibilité d'une division partielle de la conscience de soi originale en deux entités inégales:

(B) l'activité mentale consciente associé postopératoirement à l'hémisphère gauche du patient comporte des déficits attentionnels et mnésiques à cause de l'intervention chirurgicale²³.

Ce qui signifie vraisemblablement que la conscience de soi de ce même hémisphère n'est pas aussi «complète» que (n'est pas identique à) la conscience de soi originale, une partie de celle-ci étant maintenant anatomiquement restreinte à l'hémisphère droit. Et l'ablation du corps calleux «gonfle» en quelque sorte cette dernière portion droite de la conscience de soi originale.

(C) les capacités linguistiques de l'hémisphère droit isolé n'atteignent *jamaïs* un niveau de sophistication aussi élevé que celui des capacités linguistiques de l'hémisphère gauche — et ce, même dans un cerveau ambilatéralisé pour le langage²⁴.

23. R.W. Sperry, «Hemisphere Disconnection and Unity of — in — Conscious Awareness», in *American Psychologist*, vol. 23, n° 10 (1968) p. 723-733.

24. J. Moor, «Split Brains and Atomic Persons», in *Philosophy of Science*, vol. 49 (1982), p. 91-106.

On suggère ainsi que l'activité mentale consciente associée postopératoirement à l'hémisphère droit du patient est elle aussi taxée de déficits neuropsychologiques, qu'elle soit comparée préopératoirement à celle du cerveau entier ou à celle de l'hémisphère gauche en phase postopératoire. Ici aussi, on constate que la conscience de soi hémisphérique droite n'est pas aussi «complète» que la conscience de soi originale, et que la conscience de soi hémisphérique gauche constitue vraisemblablement la partie la plus importante de la conscience de soi originale.

Enfin, notons que

(D) la nouvelle conscience de soi hémisphérique droite (qui est née d'une portion de la conscience de soi originale) partage avec la conscience de soi hémisphérique gauche une *même identité* personnelle²⁵ (même corps, mêmes expériences sensorielles et apprentissages, etc.²⁶),

ce qui est loin de contredire, avec ce qui précède, l'analyse que nous avons proposée à la commissurotomie pratiquée sur un cerveau peu latéralisé.

On le voit, cette interprétation s'inspire des positions neurophilosophiques (2) et (3) en ce qu'elle admet une division inégale de la conscience de soi originale. Elle se distingue toutefois

25. «Identité personnelle» étant définie ici par les motivations, attitudes, traits de caractère, personnalité, croyances religieuses et politiques, valeurs, etc., d'une personne. Cf. Puccetti (1969), *loc. cit.*

26. Sperry (1968, *loc. cit.*) note avec raison que les deux sphères mentales du patient commissurotomisé partagent un même corps, se voyant ainsi toujours exposées à la même information environnementale. Toutes deux rencontrent donc les mêmes personnes, lisent les mêmes livres, etc. Leurs expériences mentales ne peuvent être qu'identiques.

de (3) en reconnaissant (C) (la conscience de soi hémisphérique droite ne représente pas tout à fait la «moitié» de la conscience de soi originale); elle accuse (2) de sous-estimer les capacités linguistiques de l'hémisphère droit du cerveau peu latéralisé de Benoît et de négliger (A) (le corps calleux, à cause de son rôle intégrateur, «fusionne» l'activité mentale consciente des deux hémisphères).

Elle réfute aussi les positions (1), (4) et (5), où:

(1), un peu comme (2), ne rend pas justice aux capacités linguistiques de l'hémisphère droit de Benoît (voir explication de b); (4) néglige (B) et (C); (5) a- néglige, en plus de (B) et (C), (A) (le corps calleux «fusionne» l'activité mentale consciente des deux hémisphères; son rôle inhibiteur prévient l'existence préopératoire d'une conscience de soi hémisphérique droite); (5) b- néglige, en plus de (A), (B) et (C), (D) (pour que deux personnes soient vraiment *deux* personnes, elles doivent posséder chacune une identité personnelle spécifique²⁷).

Force est de conclure que l'âme de Benoît a été divisée. L'âme, telle que définie au début de cet

27. C'est d'ailleurs ce que va illustrer notre deuxième cas «casse-tête». Avec Moor (1982, *loc. cit.*), il nous apparaît très douteux que Benoît (gauche) et Benoît (droit) puissent être (du moins immédiatement après l'intervention chirurgicale subie par Benoît) deux personnes différentes. Certes, Benoît possède maintenant deux nouveaux corps, ce qui peut à la limite modifier subtilement son identité personnelle originale et amener des distinctions tout aussi subtiles entre les identités personnelles respectives de Benoît (gauche) et Benoît (droit). Mais le «véhicule» de l'identité personnelle n'est pas le corps, mais bien le cerveau (Pucetti, 1969, *loc. cit.*). Aussi, notons que Benoît (gauche) et Benoît (droit) étant deux organismes indépendants, ils seront inévitablement exposés à des environnements spécifiques, amenant leur identité personnelle respective à se différencier graduellement.

La conséquence immédiate de notre intervention fictive implique malgré tout que Benoît (gauche) et Benoît (droit) sont *une seule et même personne*. Ainsi, tous deux vont prétendre être Benoît: *qui d'autre* pourraient-ils bien être? Il est même prévisible qu'ils en viennent à se disputer les biens de Benoît, son épouse, sa famille, etc.!

article, ne peut donc exister. Évidemment, il ne s'agit pas ici de prétendre *réfuter* le dualisme classique sur la base d'un cas «casse-tête» *irréalisable en pratique*, lui-même solutionné à partir d'une interprétation de la commissurectomie dépendante d'une *hypothèse* relative au rôle de la voix interne dans l'avènement et le maintien de la conscience de soi²⁸; mais la plausibilité scientifique du dualisme se voit sérieusement compromise par les implications philosophiques qui découlent de notre analyse.

4. Comment doter un cerveau de deux âmes²⁹

Le protocole qui suit ne tient pas de la science-fiction: notre savoir actuel nous permettrait de le réaliser moyennant un contrôle serré des conditions expérimentales, et seules des raisons d'éthique empêchent sa concrétisation.

Nous débutons avec un nouveau-né, Isidore, sur qui est pratiquée une commissurectomie. Nous désactivons (gelons) pour 24 heures son

28. Notons ici — et ceci est plutôt amusant — que même si cette hypothèse s'avérait erronée en dernière analyse, la plausibilité du dualisme classique se verrait tout aussi compromise par les positions (4) et (5). En effet, ce type de dualisme rejette la possibilité pour un cerveau de posséder deux âmes, ce qu'avancent précisément Sperry (pour le cerveau commissurectomisé), Bogen, et Puccetti (pour le cerveau normal). La position (1), quant à elle, ne rend pas compte des données cliniques récentes relatives au cas P.S. Il s'agit du seul cas réel de commissurectomie pratiquée sur un cerveau ambilatéralisé pour le langage, chez qui l'hémisphère droit est incontestablement doté d'une conscience de soi (voir à ce propos Gazzaniga et LeDoux, 1978, *op. cit.*). Finalement, notre opinion est que le dualisme occidental ne survit pas à cette confrontation neuropsychologique.

29. *Puzzle case* inspiré de Puccetti (1969), *loc. cit.*

hémisphère gauche, comme Bures³⁰ l'a fait chez le rat grâce à l'application d'une solution de chlorure de potassium. Pendant cette période, Isidore passe la journée chez ses parents, à Paris. Le jour suivant, l'hémisphère gauche d'Isidore est réactivé, et c'est au tour de son hémisphère droit à être gelé. L'enfant est alors transféré en Alsace chez des parents adoptifs. Ce processus est répété tous les jours pendant plusieurs années. À l'école, chacun de ses hémisphères n'acquerra que la moitié des connaissances normales, mais cet état de fait sera compensé par des cours privés le soir. À Paris, Isidore sera connu sous le nom de Philippe, et en Alsace, sous le nom de Claude. À chaque endroit il aura donc des parents spécifiques, une école, des amis, une maison, etc. Afin de justifier aux personnes concernées son absence régulière tous les deux jours, nous prétendrons qu'Isidore souffre de fortes fièvres intermittentes nécessitant des congés. À Philippe et à Claude eux-mêmes, nous dirons qu'ils sont régulièrement atteints d'amnésie temporaire. Évidemment, Isidore ne devra jamais aller en Alsace lors de sa période «Philippe», et vice-versa. Si, de temps à autre, quelqu'un voit Claude à Paris par exemple, il ne pourra que constater une étonnante ressemblance physique entre Philippe et Claude.

Mais au fait, pourquoi parle-t-on encore d'Isidore? Il n'existe plus. Rien dans l'expérience de Philippe ne ressemble à celle de Claude à part la possession d'un même corps. Ils n'ont en commun aucun souvenir de personnes aimées, d'amis,

30. «Reversible Decortication and Behaviour», tiré de *The Central Nervous System and Behaviour*. Brazier, M.A.B. (Josuah Mary Jr. Foundation, N.Y.), 1959, p. 207-248. Cité par Puccetti (1969), *loc. cit.*

d'évènements spécifiques, de goûts, de réactions émotives particulières, etc. Bref, Philippe et Claude ont chacun leur propre identité personnelle. Même leur langage est différent. Nous serions alors en présence de deux *personnes* dans un même corps... Ou de deux âmes dans un même cerveau...

Évidemment, nous dira-t-on, une personne pourvue d'une moitié de cerveau sera déficiente. Effectivement, si un *adulte* atteint d'une tumeur maligne à l'hémisphère gauche subit une hémisphérectomie³¹, il souffrira d'une aphasie profonde accompagnée d'importants troubles intellectuels, ainsi que d'une paralysie du côté droit de son corps. Chez le jeune enfant toutefois, la situation est fort différente. Il existe au sein du système nerveux central des mécanismes compensatoires assurant une réorganisation fonctionnelle d'au moins certaines régions du cerveau, en prévision de toute atteinte cérébrale. Or, plus le cerveau est jeune, plus la récupération est complète. La littérature scientifique³² relate par exemple le cas d'un patient ayant subi une hémisphérectomie gauche à l'âge de cinq ans. 21 ans plus tard, il travaillait comme exécutif industriel et venait de terminer parallèlement des études universitaires en sociologie et en administration. Il obtint 126 de quotient verbal à une batterie de tests neuropsychologiques, ce qui est plus élevé que la moyenne des

31. L'hémisphérectomie consiste en l'ablation d'un hémisphère cérébral complet. Cette rare procédure chirurgicale est requise dans les cas de tumeurs malignes au cerveau.

32. Cf. A. Smith, et O. Sugar, «Development of above Normal Language and Intelligence 21 Years after Left Hemispherectomy», in *Neurology*, vol. 25, n° 9, p. 813-818.

gens en possession de deux hémisphères sains!
Cette étude de cas démontre clairement que

suite à une hémisphérectomie gauche pratiquée sur un jeune cerveau lésé, l'hémisphère droit ainsi que d'autres structures résiduelles peuvent fournir le substrat neuroanatomique adéquat au développement supérieur du langage et du raisonnement verbal³³.

De tels cas sont rares, certes, mais suffisent à rendre notre second protocole fictif hautement plausible, où Philippe et Claude sont comparés à des patients hémisphérectomisés en très bas âge.

Il ne fait pas de doute que ces deux personnes exhiberaient un niveau de conscience de soi tout à fait humain. Et si l'âme existe, le cerveau de (feu) Isidore en posséderait deux. Puisque Philippe et Claude sont incontestablement deux personnes, et que nous avons rejeté plus haut la possibilité pour un cerveau d'être doté de deux âmes, nous devons conclure que l'existence de telles entités immatérielles et immortelles est hautement improbable.

5. Conclusion

Donc, en résumé, notre réflexion invite à un retrait dans le matérialisme. «(...) La science rend de plus en plus plausible la compréhension des organismes vivants en termes de mécanismes physico-chimiques», nous dit Smart³⁴, que nous appuyons d'ailleurs pleinement, lorsqu'il admet que «les sensations, les états de conscience, sem-

33. *Ibid.*, p. 816.

34. J.C. Smart, «Sensations and brain processes», in *The Philosophical Review*, vol. 68 (1959), p. 141-156. Notre citation est aux pages 53 et 54.

blent être le genre de choses encore incompatibles avec une vision matérialiste de la réalité, et pour plusieurs raisons, je suis en désaccord avec cette attitude». Mais ce «scientifisme», cette confiance presque aveugle que prêtent les matérialistes à la démarche scientifique, n'est-elle pas démesurée? Ne serait-il pas plus sage de se méfier d'une méthodologie réductionniste lorsque le problème de l'existence de l'âme par exemple, est soumis au traitement de cette dernière? Autrement dit, n'est-il pas vain ou stérile de confronter à la Science des notions métaphysiques (telles Dieu ou l'âme) dont la nature «transcende» peut-être le monde matériel, l'englobe ou le dépasse? Armstrong³⁵ répond très élégamment à cette objection; ici aussi, nous appuyons pleinement cet auteur:

Si nous considérons la recherche de la Vérité dans tous les domaines, nous réalisons que seule la science a permis à l'homme, jusqu'à présent, d'atteindre des ententes substantielles à propos des grandes questions philosophiques. [...] Peut-être la science est-elle incapable de nous permettre de prouver l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et le libre arbitre de la personne humaine. Mais si la science ne peut nous aider, à quoi se fier? Je suggère que c'est une vision scientifique de l'homme, et non une vision philosophique, religieuse ou artistique de l'homme, qui représente la meilleure méthode pour en comprendre la nature.

35. D.M. Armstrong, *A Materialist Theory of Mind*. New York. The Humanities Press, 1968, p. 52.